

## Introduction : *Sapere aude*, « ose savoir<sup>1</sup> »

*Sans négliger ce que la culture peut apporter de connaissances, de divertissements, mais aussi de prise de conscience morale et politique, elle est d'abord cette tension de l'être... Ce sentiment d'être porté au-dessus de soi-même, d'accéder à des trésors et de les incorporer, par une alchimie personnelle, à notre mémoire vivante [...], cette humanisation par la ferveur qu'il s'agit de mettre à la portée de tous<sup>2</sup>.*

À un moment où l'Europe<sup>3</sup>, désireuse de comprendre les mécanismes de son évolution, de son identité, de sa culture, de sa place au sein du monde, tente de trouver des réponses pour s'agrandir dans un esprit de paix, d'intégration et d'acculturation, il est bon de rappeler combien il est difficile d'en donner une seule définition au-delà des simples concepts historiques, économiques et politiques. L'homme, son histoire, sa culture ne se réduisent pas aux seules réalités mathématiques, statistiques, à des chiffres ou à l'énoncé de quelques décrets. Un son ne se réduit pas à une vibration, une émotion à quelques hydrates de carbone. Séduits par le progrès des sciences, poussés par notre volonté de maîtriser la nature et la matière, la culture et la culture générale trouvent encore une petite place quand les technologies nouvelles et le grand public, pour des besoins identitaires, recourent à un passé commun, voire un patrimoine. La culture est devenue par le jeu des réseaux plurielle et la culture générale bien singulière dans un monde où l'affectif et l'imaginaire conduisent le bal. De la culture générale nous sommes passés à l'inculture pour tous. Serge Chaumier dénonce les paradoxes de ce que **de Gaulle**, dans *Le Fil de l'épée*, nommait « la reine des sciences » : « Comment la culture peut-elle être à tous les étages et en même temps les inégalités demeurer réelles et persistantes ? Comment peut-on comprendre que l'on déplore à la fois les inégalités persistantes à chaque publication d'une nouvelle enquête sur les pratiques culturelles des Français, et que l'on se réjouisse avec raison que les institutions culturelles soient présentes sur tout le territoire jusque dans les zones rurales, que l'on s'esbaudisse avec les sociologues d'un rapport à la culture décontracté et partagé, où le cadre sup aime à pratiquer le karaoké, et la ménagère podcaster les dernières ritournelles à la mode<sup>4</sup> ? »

### Une paire de bottes vaut mieux que Shakespeare

Soit on lui attribue tout et n'importe quoi, le tout-venant faisant partie de la culture générale, soit nous sommes tentés de la jeter aux oubliettes, parce qu'on ne sait plus vraiment quoi lui attribuer. La culture et à sa suite la culture générale sont devenues des terres en jachère, laissées en repos face à ce qu'elles demandent de travail, de concentration, d'abnégation, et où tout est mis en pratique avec ardeur pour en faire un loisir comme n'importe quel autre, né de la spontanéité, de l'immédiateté, acquis sans effort, quelque chose qui reste léger comme l'air du temps. Tout appartient au culturel et prend place dans une société dans laquelle il faut rester toujours jeune, mince et mourir bronzé.

La culture générale est en effet devenue un vaste fourre-tout où quiz, *Trivial Pursuit* et culture d'entreprise revendiquent leur place. Tout y est mis à plat, au même niveau, toutes les œuvres, tous les moyens d'expression sont mis sur un pied d'égalité, et nous arrivons à une espèce de « cafétéria culturelle<sup>5</sup> », dénoncée par **Claude Lévi-Strauss** dans *Regarder, écouter, lire*<sup>6</sup>, et soulignée par **Alain-J. Trouvé** : « On pourra s'amuser ou s'agacer, dans le même ordre d'idée, de voir considérées comme éléments de culture générale, des connaissances aussi disparates que celles de la taille de Louis XIV, des rimes d'une chanson de Johnny Hallyday ou de l'identité du vainqueur de la médaille d'or en boxe, catégorie mi-mouche, lors des Jeux olympiques de Sydney... Nous n'inventons pas

ces exemples, prélevés au hasard dans l'un de ces étranges “cahiers de culture générale”, dont le succès semble moins témoigner, chez leurs acquéreurs, d'un appétit de culture que d'un anxieux besoin d'en mesurer ou d'en accroître le supposé *niveau*, sur fond d'émulation compétitive. » Pourtant, si la culture générale semble, comme le bon sens pour Descartes dans le *Discours de la méthode*, « la chose du monde la mieux partagée », elle n'occupe plus la place de lumière au sein de notre société qui lui était allouée jusqu'alors, comme fondement et fondation de notre patrimoine.

Tous revendiquent le droit à leur héritage, mais montrent du doigt ceux qu'ils tiennent pour en être les héritiers (selon le terme de Bourdieu), ainsi que leurs conflits d'intérêts, les lettrés parlent aux lettrés, aux yeux des déclinologues les plus radicaux. Alors il a fallu trouver des arguments « préfabriqués » pour constituer son dossier et lui faire un procès en sorcellerie, faire croire que la France progressera avec des bacheliers, des fonctionnaires, des administratifs sans culture. Traités d'élitistes, taxés de discrimination sociale, nous sommes revenus au plaidoyer de la « raison instrumentale », forgée par l'École de Francfort<sup>2</sup> dans les années 1960. Elle était qualifiée d'inutile, de sectaire, de stérile, d'outil privilégié, d'un moyen de sélection sociale. Bourdieu insista sur le fait que ce sont toujours les mêmes *Héritiers*<sup>2</sup> qui recevaient les postes clefs, les réservant ainsi à une seule catégorie sociale. Les mathématiques et les sciences furent donc glorifiées parce que « neutres ». Pierre **Bourdieu** dénonce aussi ces faits dans les années 1960<sup>3</sup> et sa solution sera de privilégier les sciences au détriment des humanités classiques, restées trop longtemps l'apanage de la bourgeoisie. Mais aujourd'hui la question est autre. Les nouvelles voies de l'excellence – des séries scientifiques et économiques au baccalauréat – ne sont plus l'apanage des élites bourgeoises, pas davantage que la culture générale. Le système éducatif fait tout son possible pour que chacun puisse devenir ce qu'il souhaite. On oublie trop souvent de mentionner les efforts politiques des grands lycées pour intégrer des élèves défavorisés financièrement, afin de les faire accéder aux classes préparatoires ouvertes également à Nanterre ou à Sarcelles.

Noyée par la démocratie et dans une logique égalitaire poussée jusqu'à l'absurde, un utilitarisme à tout crin – « à quoi ça sert la culture ? » –, une culture de masse, culture réduite à une peau de chagrin, la culture générale a été contrainte, à défaut d'offrir une vision simple de ce qu'elle a toujours été, de devenir le terrain fertile d'enjeux égalitaristes autant qu'utilitaristes. Par ailleurs elle subit les tendances de notre siècle en une croyance sans faille dans le monde que les sciences nous révèlent. Ainsi, la culture générale n'a pas, comme celles-ci, prétention à dire le vrai, l'exact. Elle est donc considérée comme un luxe frivole, donnant l'impression de devoir toujours courir derrière comme dans le paradoxe de la flèche de Zénon d'Élée, laquelle semble ne jamais pouvoir être atteinte. La science, les sciences rassurent, parce qu'elles donnent le sentiment de pouvoir accéder à une exactitude, voire, parfois, à une vérité par des réponses rapides.

### **La voie de la facilité, une voie rapide**

Telle est l'image répandue dans l'opinion, même si dans les faits, ce n'est pas toujours le cas. Au contraire, la culture générale demande du temps, beaucoup de temps et notre époque ne l'a plus – elle veut du certifié, de l'authentifié exact en un temps record. On labellise, on clone, on démultiplie les logos, les images, les expressions, les modes de vie. Tout s'autoproclame, s'autojustifie, s'auto-signifie en boucle ou en figure d'Ouroboros, le serpent qui se mord la queue. Or, loin de ce survol conformiste – toujours plus vite, toujours plus fort –, mais aussi loin des salons mondains et des précieux ridicules, la culture générale au cours des siècles s'est forgée une place médiane. Elle révèle, un peu comme dans la bibliothèque de **Jorge Luis Borges**, que chaque détour, chaque carrefour, débouche sur d'autres détours, d'autres carrefours, menant à d'autres intersections, alors qu'on pensait être arrivé au bout du chemin. Une pensée déroutante en découle, révélant la complexité de ce qui nous entoure et nous invitant à nous y investir. Ne voir dans un cercle que le symbole d'une figure géométrique est plus rapide, mais moins satisfaisant que de pouvoir aller au-delà de la

simple évidence et se rendre capable d'y reconnaître en Inde la représentation du cycle du **karma**, en Chine le complément dynamique, dans *La Monade hiéroglyphique* (1584) de **John Dee** le paradoxe du cercle, dans le *thateron* platonicien l'intermédiaire nécessaire entre le même et l'autre, ou la matérialisation des circumambulations dans les temples, autour d'un stupa, dans les cathédrales, et « que sais-je » encore comme le disait Montaigne.

Suivre l'opinion commune nécessite moins d'efforts et de connaissances, mais nous fait voir aussi le monde à travers une lucarne. La culture générale a toujours eu cette volonté d'ouverture sur l'extérieur, sur les autres et sur soi. Elle refuse l'isolement, le fixisme et privilégie la remise en cause, le questionnement, même si notre époque croit valoriser ceux qui aiment les réponses toutes prêtes, les contenus sans forme, le préfabriqué dans la construction de l'individu où le paraître a détrôné depuis longtemps l'être. Elle constitue le meilleur rempart contre les idéologies totalitaristes, amies des idées uniques et simplificatrices tenues pour un *ersatz* de culture générale à ceux qui en sont justement dépourvus. Les totalitarismes brisent la pensée, l'arrêtent dans son élan, refusent d'accepter les différences des autres et, en ce sens, castrent l'identité de ces richesses. Ce sont des « misologies » au sens où Kant l'entendait, une ruse de la raison contre l'entendement, un discours contre la raison. L'inculture devient leur fonds de commerce, elles l'entretiennent, le soignent, car elles ne seront ainsi jamais remises en cause. Alors, comment doit-on comprendre son rejet ? Certes, elle a le même effet que le sfumato dans l'art : trop de lumière fait ressortir l'ombre, trop de jugement la médiocrité. Sa mort est constamment annoncée, et avec elle celle de la culture française<sup>4</sup>, devenue cadavre exquis, entraînant dans son sillage toute la disparition du culturel. Avant d'essayer de saisir les enjeux de la disparition de tout un pan de la façade culturelle et de la culture générale elle-même, tournons-nous d'abord vers la définition des termes « culture » et « culture générale », puisqu'ils sont souvent confondus.

## **De la culture des peuples à la culture du cultivé : les trois sens du mot culture**

Nous pourrions dire de la culture ce que Valéry disait de la liberté : « C'est un de ces détestables mots qui ont plus de valeur que de sens, qui chantent plus qu'ils ne parlent<sup>12</sup>. »

### **LE SENS ANTHROPOLOGIQUE DE CULTURE**

Issu du latin *cultura*, le terme « culture » apparaît au XIII<sup>e</sup> siècle. À cette époque, il désigne l'action de cultiver la terre, mais aussi celle de rendre un culte au dieu. Il y a donc dès le début l'idée d'exploiter ce qui est en friche en terre, et d'en retirer ce qui est utile pour l'homme. Au XVI<sup>e</sup> siècle, le terme « cultivé » fait son apparition et s'applique aux terres qui ont été travaillées. Le mot « culture » commence à être employé dans un sens figuré et se voit appliqué à d'autres domaines, tendance qui se développe sous la plume des philosophes des Lumières. On passe de la signification de « cultiver la terre » à celle de « cultiver l'esprit ». Condorcet mentionne la culture de l'esprit, Turgot celle des arts, Rousseau celle des sciences, d'Alembert celle des lettres. Ce qui se dégage, c'est la volonté de soumettre à la raison toutes les disciplines intellectuelles. Les philosophes des Lumières ont voulu insister sur la puissance de l'éducation à transformer l'individu en « animal rationnel ». Mais l'emploi du terme « culture » au sens figuré demeure limité : la « culture » appelle toujours pour cette période un complément de nom que ce soit pour les arts, les lettres, les sciences ou le progrès intellectuel d'un individu. Mais si son sens est restreint, c'est aussi que le XVIII<sup>e</sup> siècle systématisait les valeurs, les comportements, les références qui ont caractérisé la Renaissance par son désir de retourner au concret. L'observation des faits et la notion d'expérimentation si forte dans la philosophie anglaise du début du XVIII<sup>e</sup> siècle ont eu pour conséquence un intérêt plus grand de la part des penseurs pour la méthode plutôt que pour les résultats eux-mêmes. Par ailleurs, la méthode de travail émerge, source de dignité de l'homme chez Locke, source de richesse des nations

chez Adam Smith. Cette nouvelle valeur s'impose comme l'un des éléments indispensables au bonheur. Il est donc normal que l'action de cultiver ait été davantage privilégiée à cette époque que les résultats qui en découlaient. L'homme commence à affirmer sa présence au monde et peut la justifier par ses actions. Mais le plus grand pas fait par les hommes des Lumières n'a pas été seulement « d'ouvrir les autres à la raison<sup>13</sup> » mais de « s'ouvrir soi-même à la raison des autres<sup>14</sup> ». De son sens le plus ancien, « *cultus* », l'art d'honorer les dieux, nous sommes passés à celui de s'honorer soi-même par les fruits de son action. L'éducation sera le trait d'union entre l'un et l'autre. L'homme avec ses connaissances devient maître et possesseur de lui-même comme il l'a été de la nature. La découverte d'autres systèmes, modes de vie, pensées, lui donne un nouveau sens qui le rend proche de celui de civilisation. Enfin, le développement modeste du sens figuré de culture au XVIII<sup>e</sup> siècle tient aussi au fait du succès que va rencontrer, dès sa naissance, celui de *civilisation*. L'édition de 1771 du **Dictionnaire de Trévoux** enregistre pour la première fois le néologisme apparu dans *L'Ami des hommes* (1756) du marquis de Mirabeau, père, et le définit en ces termes : « Civilisation, terme de jurisprudence. C'est un acte de justice, un jugement qui rend civil un procès criminel. La civilisation se fait en convertissant les informations en enquêtes ou autrement. » Depuis, l'évolution du sens conduit à celui proposé par l'Unesco en 1982 : « L'ensemble des traits distinctifs, spirituels, matériels, intellectuels, affectifs qui caractérisent une société, un groupe social. Elle englobe outre les arts et les lettres, les modes de vie, les droits fondamentaux de l'être humain, les systèmes de valeur, les traditions, les croyances. »

## LE SENS ONTOLOGIQUE DE CULTURE

Si le **premier sens** du mot « culture » est anthropologique, le **second sens** est en rapport avec l'être, la nature humaine, son ontologie. Elle est activité par rapport à la nature, il met à distance de celle-ci pour s'en différencier, activité de la pensée, il lutte contre sa propre nature. C'est sa façon humaine d'être au monde, de faire et de défaire celui-ci, son aptitude exceptionnelle et universelle de constituer son patrimoine en s'octroyant ce que la nature lui refuse. L'homme projette sur le monde qu'il crée des symboles, des représentations et se libère de son instinct par la raison. L'Antiquité en fera un héros et un mythe, Prométhée, « le prévoyant », plus savant que les dieux eux-mêmes, la philosophie d'après guerre en fera un homme existentiel, libre ou salaud à son gré, c'est sa grandeur au sens pascalien, résultat de son propre combat entre la nature et lui-même. À la différence de l'érudition qui se résume à une accumulation de savoirs, la culture, dans ce sens, nécessite l'effort de comprendre, de juger, de saisir les liens entre les choses. Si l'esprit ne fait pas ce cheminement, il végète, il a besoin constamment d'être actif et réactivé. Nous ne représentons jamais ce qui nous entoure comme un transcritteur fidèle, nous y participons aussi par les mots, la construction qu'on en fait, les symboles que l'on crée. N'oublions pas la leçon du peintre Marcel Duchamp : « Le regardeur fait le tableau. » La création d'une culture passe par l'affirmation de valeurs, de croyances, de passions indispensables à la mise en place de règles, de finalités, de normes. L'image unifiée construite par l'homme s'évanouit au cours de ses propres interrogations philosophiques en une poussière de doctrines et de réponses contradictoires. L'homme a dû se découvrir pour s'inventer, pour accéder à l'humain, il a dû apprendre à s'exprimer à travers des systèmes, des procédés, des techniques. Auteur du monde comme de lui-même, sa culture a été sa façon d'être à la fois du monde et au monde, et s'il a cherché dans son tête-à-tête avec la nature et le cosmos à laisser son empreinte, c'est pour « se connaître lui-même dans la forme des choses, changer le monde extérieur et composer un monde nouveau, un monde humain<sup>15</sup> ».

## LE SENS HUMANISTE DE CULTURE

Le **troisième sens** attribué à la culture est un sens humaniste : il renvoie à la culture de soi, que les Allemands appellent *Bildung* (qui signifie « construction »), et qui tire son sens des *humanitatis* de

la Renaissance. Les changements nés d'œuvres individuelles ou collectives eurent pour conséquences soit de véhiculer des idées créatrices d'une culture à une autre, aboutissant à de linéaires synthèses, soit de créer d'irréremédiables coupures avec leur héritage. Leur brassage crée l'identité des cultures aboutissant à leur intégration ou à une sorte de juxtaposition grossière de ses éléments ou encore à leur rejet définitif. Mais la culture a besoin d'altérité pour s'épanouir, elle ne peut être isolée telle la République des savants sur l'île de Laputa dans le *Gulliver* de Swift. Loin de flotter à des lieues de la surface du sol, cette culture du cultivé est ce qui rattache l'humain à l'humain ou tout du moins permet d'accéder à ce concept. L'homme cultivé a su tirer de la nature ce qu'il a estimé être bon pour lui et saura le transmettre à autrui. Mais c'est avant tout un esprit capable de porter un jugement sur les choses dans leur ensemble, et d'en avoir un recul critique, à la différence du spécialiste qui ne peut le faire que sur un objet restreint dans un domaine bien précis. Un homme cultivé est donc un homme qui a un savoir mais qui sait aussi comment l'accroître. La culture générale s'adresse ainsi à ceux qui débutent dans cette démarche en leur offrant des connaissances qu'il faudra savoir trier avec discernement et avec jugement pour comprendre ce qui les relie ensemble. C'est pour cela aussi que l'on dit du polytechnicien qu'il sait tout et rien d'autre...

L'histoire de la culture générale comme culture du débutant a une longue histoire. Il faut rechercher son origine en Grèce, qui a assigné dès le VI<sup>e</sup> siècle avant notre ère un idéal éducatif : celui d'éduquer l'homme à la raison comme modèle universel lui permettant d'accéder à l'humanité, à son humanité. Sous l'éclairage de la raison, la question de la justice, du bonheur, du vivre en commun, de l'éducation sera abordée, reléguant au plus loin le poids de la tradition et de la force de persuasion des mythes. Ceux que **Hegel** qualifie de « maîtres de la Grèce », les premiers sophistes, utilisent le pouvoir des mots, la force de persuasion du langage sous toutes ses formes, rhétorique, linguistique, syntaxique. **Hippias d'Élis** fit un peu office de chef de file, puisant dans ses connaissances pour acquérir gloire et argent, tandis que les états généraux de la sophistique étaient formés par **Protagoras**, **Proclus** et leurs adeptes. Le comble de l'art était de parvenir à gérer leurs adversaires par des subtilités et des faux raisonnements. Bien loin de réunir les hommes, de les rapprocher, la sophistique s'impose comme une culture de l'affrontement. Socrate et Platon vengeront la raison en traquant inlassablement la vérité. Le rhéteur Isocrate (436-338 av. J.-C.) est « parmi les premiers à tracer son programme d'ensemble où se rejoignent des préoccupations morales, sociales, intellectuelles<sup>14</sup> » et il faut voir en la *paideia* isocratique une certaine notion d'humanité. **Isocrate** prétend former l'homme tout entier par la culture de l'éloquence, la pratique de celle-ci nécessitant une culture intellectuelle presque complète. Apprendre à bien parler était aussi apprendre à bien penser et à bien vivre. Son influence sur l'éducation allait être plus grande que celle de Platon et, comme le remarque le grand historien **Moses I. Finley**, « après lui, la rhétorique eut la place d'honneur dans les études supérieures, dans un système qui reçut bientôt sa forme canonique avec ce que les Romains appellent "les sept arts libéraux". Ce modèle canonique passa ensuite des Grecs aux Byzantins et des Romains à l'Occident latin<sup>15</sup> ».

L'Europe ne peut plus être limitée culturellement et identitairement à son grand héritage antique, même si nous sommes redevables aux Grecs d'avoir inventé la cité, le questionnement, le théâtre, aux Romains l'État et les institutions, la loi, les bases de notre citoyenneté, le latin qui fut la langue européenne pendant de nombreux siècles. Si on les compare aux Perses ou aux Barbares, les Grecs auront su se détacher du despote ou du tyran, les lois de **Solon**, celles de **Périclès** qui ouvrent la participation à la vie de la cité aux citoyens qui en étaient exclus, assurent les fondements de la démocratie. Et ce que les Grecs ont su accorder à leurs cités-États, Rome le fait pour son empire avec l'édit de Caracalla de 212 qui donne la citoyenneté à tous les hommes libres. C'est donc grâce aux Romains que nous connaissons le droit, la rhétorique, les notions d'*humanitas* et de *virtus*, mais aussi la valorisation du souci de soi, de l'expérience personnelle d'où émergera la notion de personne, de sujet. Florence Dupont remet en cause la notion d'identité nationale romaine dans son livre *Rome, la ville sans origine*, car, écrit-elle, « être citoyen romain, c'était comme Énée, nécessairement être venu d'ailleurs », rappelant que les chercheurs européens « se projettent dans les Anciens qui ainsi modernisés leur servent d'origine » et de conclure : « Nous n'avons peut-être pas besoin

d'identité nationale<sup>18</sup>. » La notion *origo*, cette fiction juridique qu'elle met en avant, « postule un début absolu chaque fois qu'est conférée la *civitas*<sup>19</sup> » et permettrait ainsi de refuser l'idée d'un « temps long qui permet à Braudel de faire de l'identité d'un peuple la fin dernière de son histoire<sup>20</sup> ». Pendant longtemps l'héritage du monde juif, arabe, andalou fut laissé dans l'ombre au profit de celui des Romains. Or **Jérusalem**, lieu symbolique de l'héritage biblique, nous a apporté les lois morales, même si la loi chrétienne s'impose pendant des siècles comme norme commune. Avec **Origène** d'Alexandrie (185-v. 253), théologien, un des Pères de l'Église, ainsi que le dit **Jean Sirinelli**, « on ne peut pas parler d'emprunts, c'est réellement une synthèse ou un syncrétisme qui se produit entre les exigences de la réflexion chrétienne et les systèmes philosophiques ambiants<sup>21</sup> ».

Au milieu du V<sup>e</sup> siècle après J.-C., l'Empire romain d'Occident s'effrite, le paysage politique, culturel, intellectuel est bouleversé par les changements qui se produisent. Avec l'empire de Charlemagne, une nouvelle unité culturelle se forme – le latin, le christianisme, l'autorité des deux glaives, le spirituel et le temporel, dominant tout le Moyen Âge. La culture, l'éducation se mettent alors au service de la foi et de l'Église. L'homme, devenu centre du monde, cherche sa place entre un monde invisible où préside un Dieu tout-puissant et un monde visible qu'il découvre peu à peu et dont il repousse progressivement les frontières géographiques. Le christianisme ne se limite pas à véhiculer la culture antique, il donne naissance à des valeurs nouvelles et ouvre la voie du paradis à tous ceux qui ont la foi, sans distinction de classes sociales ou d'ethnies. En outre, il s'enrichit d'influences diverses. Ainsi, nous devons au monde arabe son art, la redécouverte des sciences, des textes grecs, des mathématiques, le développement de l'alchimie. Une langue commune, un droit commun, le droit romain s'imposant jusqu'au XVI<sup>e</sup> siècle lorsqu'émerge l'idée de droit national, un même Dieu sont les bases sur lesquelles se développe l'Europe médiévale. L'art carolingien tire son originalité des influences byzantines, barbares, mozarabes. Charlemagne s'entoure à sa cour non seulement des meilleurs représentants de la hiérarchie ecclésiastique mais de missionnaires anglo-saxons, irlandais, détenteurs de la culture grecque et des textes sacrés. Ainsi Alcuin, de l'école d'York, Théodulf, le Wisigoth, Angilbert, le Germain, construisent le centre d'une société cosmopolite. Les miniatures mozarabes, qui décorent et illustrent les livres, constituent entre le IX<sup>e</sup> et le X<sup>e</sup> siècle l'une des manifestations les plus originales de l'art espagnol de cette période dont les thèmes et les types iconographiques sont une source d'inspiration pour les peintres romans qui les reprennent.

**La période médiévale**, loin d'avoir été une période d'unité religieuse, est celle qui connaît la séparation de l'empire en deux, empire d'Occident et empire d'Orient, en 395, donnant naissance à deux Europes gréco-romaines, bien différentes dans leur art et leur pensée. La difficulté, ainsi que l'annonce **Edgar Morin** dans son prologue à *Penser l'Europe*, « c'est de penser l'un dans le multiple, le multiple dans l'un<sup>22</sup> ». La culture n'a jamais limité à une ère géographique les échanges qui la façonnent. Ainsi **Marc Ferro**<sup>23</sup>, au cours d'une interview, rapporte que, au temps de l'Empire romain, un voyageur pouvait aller de Lyon à Damas en restant chez lui, de même s'il se rend à Constantine ou à Byzance. Mais s'il traverse le Danube, il ne l'est pas davantage qu'en franchissant le Rhin. **Au IX<sup>e</sup> siècle**, il l'aurait été, mais plus du tout en retournant à Byzance, Constantine ou Ravenne. Ainsi, si nous voulons parler d'une identité culturelle européenne, il convient de constater que celle-ci s'est formée, lors de ses multiples métamorphoses et par celles-ci, bien au-delà de ses limites géographiques fixes.

**La Renaissance** rend aux humanités leurs privilèges. Budé, Rabelais, Léonard de Vinci, Michel-Ange, Pic de la Mirandole élaborent à travers l'esthétique, la morale, les lettres, un mode de perfection dont l'homme est l'aboutissement. Une culture de l'esprit et de l'échange pleine de diversité se met en place, fondée sur l'enseignement des connaissances et des savoirs nouveaux. C'est cette même culture, issue de la mémoire, de l'expérience de l'humain, du legs des penseurs, des artistes, des lettres grecques et romaines, qui est parvenue jusqu'à nous depuis le XVI<sup>e</sup> siècle. Nous nous devons de la préserver à notre tour. Et c'est aussi parce que le XVIII<sup>e</sup> siècle – celui de **Montesquieu**, **Helvétius** et **Voltaire**, celui des dictionnaires, mais aussi celui de **Newton** et de **Locke**–

voudra triompher de l'ignorance en propageant sa foi en la raison dans toutes les sphères de l'activité humaine que cet inestimable héritage est encore le nôtre. Dans une Europe devenue cosmopolite, la notion de progrès reste toujours le thème dominant. **Condorcet** aura d'ailleurs établi dès 1793 que le progrès fait bien partie de l'histoire, dans *l'Esquisse d'un tableau historique des progrès de l'esprit humain*.

**Le siècle des Lumières, la Révolution française, l'Empire** constituent de nouvelles périodes d'échange et de transmission d'idées et de savoirs par le biais des grandes capitales : Amsterdam, Berlin, Londres, Paris, Vienne. La dynamique du siècle passe par l'analyse, la philosophie. La notion de méthode, le désir de se plier aux exigences de la raison en est le leitmotiv. L'affirmation de la primauté de l'homme nécessite de la part des encyclopédistes un combat acharné contre les préjugés. L'homme est désormais conçu comme une partie intégrante d'un tout universel annonçant ainsi les théories évolutionnistes du siècle suivant. Le grand travail des Lumières a été de restaurer l'humanisme. Guidés par la raison, ils fondent l'essentiel de leur morale sur l'homme. Tout est attaqué : la justice, les sciences, l'éducation, le commerce, l'industrie et, plus que les institutions, le principe même de celles-ci. Aucune génération ne fut autant éprise de philanthropie et de bienfaisance. Aucune ne ressentit plus vivement les inégalités sociales, la barbarie des lois anciennes, l'absurdité des guerres. Aucune ne fit plus sincèrement des rêves d'une paix perpétuelle et d'un bonheur universel. La *Déclaration des droits de l'homme* a constitué l'un des puissants facteurs d'unité nationale en proclamant l'égalité des droits de l'homme et de la nation. L'idée même de nation surgit. Leur point commun est d'accorder à la personne humaine une dignité, une valeur, une reconnaissance qui trouve son application dans celle que nous accordons à la liberté, au libre arbitre et à la justice. Aucun peuple n'ira aussi loin dans la définition de telles valeurs prônées comme des droits que la société s'octroie. L'unité de la pensée européenne sera le résultat de son aptitude à gérer les identités culturelles, religieuses, nationales qui la forment sans les exclure et en sachant tirer parti de leur diversité. La leçon du XVIII<sup>e</sup> siècle sera l'exigence de l'universalité, de l'esprit de tolérance, du droit au bonheur, non plus un salut dans l'au-delà, mais un droit immédiat à l'éducation, à la protection de l'individu et des peuples.

**Au XIX<sup>e</sup> siècle**, les premiers effets de remise en cause de l'universalisme et de la raison de la construction du sujet apparaissent et les philosophes des Lumières découvrent leurs détracteurs. La notion de sujet est fortement ébranlée par Marx, tous les phénomènes étant déterminés par le mode de production des moyens d'existence. Nietzsche révèle que la raison n'est ni la source ni la finalité de l'histoire. Freud et Charcot, par leurs travaux, portent un coup fatal au sujet avec la découverte de l'inconscient. Le sujet ne règne plus en maître chez lui et il n'est plus systématiquement en adéquation avec lui-même : « Ainsi dans la genèse des sciences sociales, le freudisme inaugure un stade nouveau, d'abord par ses découvertes ensuite par sa méthode : les causalités, les régularités, les lois que prétend établir la sociologie positiviste sont mises en cause par le doute jeté sur le discours et, plus profondément sur la nature de l'homme raisonnable tel que Descartes l'avait défini. Le moi n'est plus ce qu'il était, il se divise en un sur-moi et, si l'on peut dire, un "sous-moi"<sup>24</sup>. » Sous l'effet du romantisme allemand, notamment de **Schlegel**, qui considère que l'universel abstrait est vide et qu'il n'acquiert un contenu qu'en le particularisant, l'homme est le résultat de l'union entre l'universel et le particulier. **Hölderlin** et **Novalis** partagent avec **Schiller** et **Herder** l'idée d'une Allemagne comme *Kulturnation*, définie davantage par ses productions individuelles, artistiques, littéraires, poétiques, culturelles que par sa puissance politique ou son État.

**Le début du XX<sup>e</sup> siècle**, à la fois héritier et novateur, ne cesse de promouvoir ses avant-gardes propres. Les frontières de l'Europe et du monde ont éclaté, la femme prend une place croissante au sein de la société et le progrès technique ne cesse de s'accroître. La **Chine** met à l'honneur le matérialisme historique : en 1911 se produit l'effondrement de la dynastie mandchoue, alors que ses premières tentatives de modernité passent par la mobilisation conjointe des idées occidentales et des pensées traditionnelles. Le **Japon**, depuis le milieu du siècle précédent, est devenu une source d'inspiration pour l'Occident et contribue à une recherche de la modernité dans l'art en présentant dans ses œuvres des plans successifs. Les deux guerres mondiales ébranlent la confiance dans la

culture et dans l'homme. L'élaboration d'instruments de destruction massive, l'organisation de camps d'extermination conduiront à douter de la raison, de la culture et de la science comme bienfaitrices de l'humanité. Depuis **Nietzsche** jusqu'aux années 1960, la déconstruction est à l'ordre du jour, déconstruction dans la philosophie contemporaine de l'idéalisme allemand, de la philosophie de la subjectivité, des illusions métaphysiques. L'art contemporain détruit sciemment l'œuvre d'art et fait aussi de la déconstruction son propre objectif en abolissant la frontière entre esthétique industrielle et esthétique artistique : une chaise, une pipe, une voiture deviennent de l'art. La philosophie de la déconstruction sera principalement représentée par **Jacques Derrida** et **Gilles Deleuze**. Après la mort de Dieu annoncée par Nietzsche, vient celle de la modernité (**Gianni Vattimo**), du politique (**Pierre Birnbaum**), du social (**Jean Baudrillard**), de la culture (**Michel Henry**), du socialisme (**Alain Touraine**), des idéologies (**Raymond Aron**), de la religion (**Marcel Gauchet**), des grands récits (**Jean-François Lyotard**).

**La postmodernité** exprime la crise de modernité qui frappe les pays les plus industrialisés de la planète. Le terme de postmodernisme a d'abord été utilisé en architecture dans les années 1960-1970, puis sa notion s'est répandue dans tous les domaines artistiques et philosophiques. Marquée par la crise de la nationalité, la postmodernité représente aussi une rupture avec les Lumières et un effondrement des grandes idéologies. Le trait fondamental de cette seconde partie du XX<sup>e</sup> siècle est l'importance que les cultures étrangères prendront dans l'art, la littérature et la musique européennes. L'estampe japonaise, la sculpture africaine, la musique folklorique sont non seulement des sources d'inspiration mais elles permettent aussi de créer une distance entre culture élitiste et culture identitaire de chacun. Les connaissances des peuples colonisés révéleront des richesses qui feront de la culture occidentale une culture collective parmi d'autres. Pendant longtemps la civilisation par excellence, celle que les autres étaient conviés à imiter, était celle de l'Europe occidentale, liée dès l'origine à la notion de progrès. Cela se modifiera au contact de l'Extrême-Orient et de l'Inde, au XIX<sup>e</sup> siècle, qui fascinent par les manifestations de leur art, de leur pensée. L'ethnologie, la sociologie amènent à considérer des civilisations et non plus un modèle unique. Ainsi l'Europe, au cours de son histoire, a présenté un univers de petites cultures tissées à partir de critères communs, ce qui lui a donné son aspect d'uniformisation dans la diversité, comme un manteau d'Arlequin. Mais sans doute un Non-Européen ne verrait-il que l'aspect d'uniformité de celle-ci sans pour autant déceler l'étonnante variété des cultures nationales et régionales qui la fondent, sans déceler celles de ses contraires. L'apport des civilisations étrangères à notre culture a rendu moins nets les contours et les assises qui la définissaient, relativisant les notions de norme, de valeur, de savoirs.

### Plaidoirie pour une culture générale

L'expression peut faire débat : puisqu'il semble *a priori* paradoxal qu'une culture puisse être générale, car si elle l'est, elle cesse d'être une culture, et si elle ne l'est pas, elle devient sans fondement. La culture générale aurait en fait vocation, dès son origine, à être étendue sans spécificité profonde, sans être particulière pour autant. La connaissance à la **Bouvard et Pécuchet**, une longue errance dans un océan de savoirs, vaste bric-à-brac de notions et de connaissances mal digérées, ne mènera jamais les héros de Flaubert à la réflexion ou au jugement véritable par manque de méthode.

Notre époque est éprise de boulimie de savoirs ingérés sans réel discernement : entre ce qui est important et ce qui ne l'est pas. Le refus de hiérarchiser les choses, le fait de mettre tout à plat et au même niveau – le génie de Pascal et la culture de masse. Démocratiser la culture est un bienfait sans conteste, mais la populariser, c'est la tuer. On doit à **Serge Chaumier** l'évocation de cette belle plaidoirie de Lamartine adressée au député Chapuys-Montlaville, en 1843 : « Et où est la nourriture intellectuelle de toute cette foule ? Où est ce pain moral et quotidien des masses ? Nulle part. Un catéchisme ou des chansons, voilà leur régime. Quelques crimes sinistres, racontés en vers atroces, représentés en traits hideux et affichés avec un clou sur les murs de la chaumière ou de la mansarde, voilà leur bibliothèque, leur art, leur musée à eux ! Et pour les éclairés quelques journaux

exclusivement politiques qui se glissent de temps en temps dans l'atelier ou dans le cabaret du village, et qui leur portent le contrecoup de nos débats parlementaires, quelques noms d'hommes à haïr et quelques popularités à dépecer comme on jette aux chiens des lambeaux à déchirer, voilà leur éducation civique ! Quel peuple voulez-vous qu'il sorte de là<sup>25</sup> ? »

La démocratisation de la culture a conduit à sa diffusion, puis à son exploitation commerciale sous toutes les formes (Quiz et QCM en console), menant davantage à une décérébralisation de l'individu qu'à sa formation. La culture dilapidée par le jeu commercial en a fait au mieux des kits de survie, des Smics intellectuels. Mais la culture générale, si elle a souffert d'une commercialisation excessive, sous les formes les plus tronquées, doit aussi sa déconsidération au fait d'avoir subi beaucoup d'imprécisions dans ses définitions. Le *Dictionnaire de l'Académie française* en 1932 la caractérise comme un « ensemble de connaissances générales sur la littérature, l'histoire, la philosophie, les sciences et les arts que doivent posséder au sortir de l'adolescence, tous ceux qui forment l'élite de la nation<sup>26</sup> ». Sa naissance officielle pourrait se situer dans le cadre de la réforme de 1902, **menée par Georges Leygues** (1857-1933), qui donne à l'enseignement secondaire la forme qu'il conservera jusque dans les années 1950. L'enseignement secondaire s'adapte au monde moderne et une fusion s'opère entre les enseignements classiques et modernes, destinée à rendre les humanités scientifiques aussi formatrices de l'esprit que celles des humanités littéraires. L'idée était d'apprendre à penser par fragments mais à faire comprendre que tout fragment justement est partie d'un tout. La culture générale établissait ainsi une synthèse entre les différents savoirs. Et la philosophie y tenait un rôle déterminant, celui de savoir réfléchir sur sa culture. Aujourd'hui, lorsque nous évoquons la « culture générale », nous sommes loin, pour la majorité d'entre nous, d'y voir une référence à une culture assimilée au pouvoir des sophistes, ou à celle d'un **Montaigne**, isolé dans sa tour constatant « notre jardin imparfait », ou à celle des encyclopédistes, empilant notre science dans des dizaines de tomes. L'idée d'amélioration de soi prédomine, l'idée d'un instrument qui nous apprend à relativiser, un moyen pour l'introspection, un regard ouvert sur le monde, l'idée d'aller toujours plus loin, que l'on trouve dans la *paideia* grecque, éducation au niveau cosmique, volonté qui doit nous pousser jusqu'au meilleur de nous-mêmes et nous donner le goût de l'excellence. Les valeurs pour les Anciens trouvaient leur fondement dans l'être. L'homme de notre époque est souvent amnésique et il est bon de lui rappeler ce qui en a fait la grandeur et la valeur. Choisir une œuvre au hasard et proclamer son inutilité, parce que désuète dans notre société – « une paire de bottes vaut mieux que Shakespeare » – et parce qu'inadaptée, ne fait pas preuve de bon sens, mais de malhonnêteté intellectuelle. De même décréter la culture générale peu adaptée à certains concours relève du même principe, car elle ne constitue pas que des savoirs assemblés, mais le moyen de se diriger dans ces mêmes savoirs, de ne pas rester passif devant les choses de notre monde.

Même si la définition de la culture générale est devenue polysémique<sup>27</sup>, un peu comme une auberge espagnole, même si elle a été fragilisée par des attaques aux arguments idéologiques ou utilitaristes, souvenons-nous de la phrase de **Primo Levi**, alors qu'il se questionne sur les raisons de la survie après Auschwitz dans *Les Naufragés et les rescapés*<sup>28</sup> : « Quant à moi, la culture m'a été utile : pas toujours, parfois, peut-être par des voies souterraines et imprévues, mais elle m'a servi et m'a peut-être sauvé. »

## Notes

1. Locution latine d'Horace, *Épîtres*, I, 2, 40, reprise par Emmanuel Kant qui a exprimé de manière exemplaire toute la rigueur du mot d'ordre des Lumières : *sapere aude*, « aie le courage de te servir de ton propre entendement ».

2. Jacques Rigaud, *La Culture pour vivre*, Paris, Gallimard, 1975, p. 27.

3. Rappelons à ce sujet que d'après l'*Iliade* (XIV, 321-323), Europe est la fille de Phénix et la mère de Minos, Rhodamanthe et Sarpédon, dont le père est Zeus. Ce dernier, changé en taureau blanc, enlève Europe qu'il transporte sur son dos, de Phénicie en Crète, en traversant la mer.

4. Serge Chaumier, *L'Inculture pour tous. La nouvelle utopie des politiques culturelles*, Paris, L'Harmattan, « Des hauts et débats », 2010, p. 13.
5. Selon l'expression de Claude Javeau dans « La controverse sur l'élitisme dans la culture occidentale contemporaine », in Simon Langlois, Yves Martin (dir.), *L'Horizon de la culture. Hommage à Fernand Dumont*, Sainte-Foy, Presses de l'université de Laval, 1995.
6. Claude Lévi-Strauss, *Regarder, écouter, lire*, Paris, Plon, 1993.
7. Alain-J. Trouvé, « Défense et illustration de la culture générale », in *Atala*, n° 14, Avant-propos, 2011.
8. « École de Francfort » : nom donné à des intellectuels allemands analysant la société dans une perspective néo-marxiste.
9. Pierre Bourdieu et Jean-Claude Passeron, *Les Héritiers. Les étudiants et la culture*, Paris, Minuit, 1964.
10. *Ibid.*
11. Voir notamment Donald Morrison, « The Death of French Culture », *Time Magazine*, 21 novembre 2007, ainsi que *Que reste-t-il de la culture française ?*, suivi de Antoine Compagnon, *Le Souci de la grandeur*, Paris, Denoël, 2008.
12. Paul Valéry, *Regards sur le monde actuel*, Paris, Gallimard, « Folio essais », 1988.
13. Alain Finkielkraut, *La Défaite de la pensée*, Paris, Gallimard, « Folio essais », 1989, p. 81.
14. *Ibid.*
15. G.W.F. Hegel, *L'Esthétique*, trad. Flammarion in Georges Bataille, *L'Érotisme*, Paris, Éditions 10/18, 1965, p. 237.
16. Alain-J. Trouvé, « Défense et illustration de la culture générale », art. cit.
17. M.I. Finley, « L'héritage d'Isocrate », in *Mythe, mémoire, histoire*, Paris, Flammarion, 1981, p. 175-208.
18. Florence Dupont, *Rome, la ville sans origine*, Paris, Le Promeneur, 2011, p. 10.
19. *Ibid.*, p. 174.
20. *Ibid.*, p. 175.
21. Jean Sirinelli, *Les Enfants d'Alexandre. La littérature et la pensée grecques, 334 av. J.-C. – 529 apr. J.-C.*, Paris, Fayard, 1993, p. 27.
22. Edgar Morin, *Penser l'Europe*, Paris, Gallimard, « Folio actuel », 1990, p. 22.
23. Au cours des Journées de l'Europe du 9 mai 2005.
24. Jean-Marie Domenach, *Approches de la modernité*, Paris, Ellipses, « Cours École polytechnique », 1987, p. 107.
25. Serge Chaumier, *L'Inculture pour tous*, *op. cit.*, p. 26.
26. *Dictionnaire de l'Académie française*, 8<sup>e</sup> édition, 1932-1935.
27. Voir l'article remarquable de Michèle Rosellini, « La culture générale, condition de survie ? », *Atala*, n° 14, 2011.
28. Primo Levi, *Les Naufragés et les rescapés. Quarante ans après Auschwitz*, Paris, Gallimard, « Arcades », 1989.